

estuaire

numéro 184



Des cailloux dans la forêt dense

En découvrant Émilie Turmel à la lecture de son deuxième livre qui paraît aux éditions des Poètes de brousse, j'ai l'impression de rencontrer une autrice qui fait corps avec l'écriture et qui ne craint pas de s'y dévoiler. Cet engagement est pourtant nouveau dans sa démarche, puisque, je l'observerai ensuite, son premier recueil n'embrasse pas une telle vie intérieure et marque la distance et l'étrangeté là où le plus récent livre les supprime. *Vanités* assume un « je » et une proximité auparavant tenus à l'écart.

Indice d'une forte correspondance entre l'autrice et la voix poétique, la dédicace du livre à la mère est suivie par une apostrophe dès le premier poème : « l'enfant est là quelque part / assise au fond de moi / elle a tes yeux maman tes ombres ». On pourra dire que, d'un point de vue strictement littéraire, ce n'est pas dans ce recoupement entre l'autrice et la voix poétique que se situe l'intérêt, mais cette correspondance suffit à conférer à l'œuvre, dès l'ouverture, intimité et lenteur. Aussi cette démarche devient-elle un jeu de perspectives : tout au long des trois sections du livre, on produit un énoncé, on fait un pas de côté, puis on doute. Le titre lui-même est entraîné dans ce mouvement. *Vanités*, s'entendant d'abord comme un jugement sévère porté sur soi-même, semble un effort à nommer les choses telles qu'elles sont, à observer leur beauté et leur laideur tout à la fois. D'un sens du terme *Vanités*, on passe à l'autre, sans trop savoir lequel conserve sa validité, lequel prime.

Émilie Turmel
Vanités

Poètes de brousse,
2020

Composés de quelques vers, une dizaine tout au plus, les poèmes prennent la forme de courts fragments, de petites enjambées prudentes à l'approche de sujets substantiels tels l'identité, le désir, l'image de soi – ou n'est-ce que le reflet d'un reflet ? –, l'altérité, la filiation et la mémoire. La forme fragmentaire permet ici d'aborder ces questions colossales. Cette manière discontinue d'avancer s'offre comme un sentier tracé par les poèmes, cailloux semés au travers d'un bois pour ne pas perdre son chemin. Elle ouvre à une grande profondeur dans la réflexion, tout en témoignant d'une certaine timidité dans l'approche.

Parmi ces cailloux se glissent parfois des pierres éclatantes, éclairant le lien charnel entre la vie et le livre :

je porte débâcles et feux
organes sacrés
d'un même printemps
où se pendent aux branches
les fruits rares et brillants de l'art

C'est de filiation et de poésie qu'il s'agit, imprégnées de désir, de ses injonctions et des luttes qu'on mène en son nom. Si le recueil repose sur un jeu de perspectives, le désir y joue aussi un rôle central. Quelle part du désir est transmise, apprise, voire introjectée ? Quelle part du désir est vraiment sienne ? La voix poétique n'arrive à s'approprier aucune inclination qu'elle reconnaît en elle. Paradoxalement, le livre rejette aussitôt sur le dos de la filiation ce qui est reconnu comme sien :

tu me lègues une joie de fortune

la ouate où mes cauchemars
pondent leurs œufs

l'usure des mots
maison et mariage

La principale difficulté se noue au cœur de ce rejet et de la tentative de se retrouver, malgré les parts de soi qu'on tient à distance. La quête de *Vanités* prend place à cette intersection, entre les éloignements et les attractions. Or, cette quête est ardue à mener, ou bien se révèle improductive. Comme la voix poétique chemine dans le labyrinthe, elle se découvre piégée, se rend compte que la fin du trajet est aussi son début, que le serpent se mord la queue : « mais j'aime être aimée / cet aveu même est un décor / le plus délicat dédale du sang ».

Une violence tenue en bride jusqu'alors se voit exacerbée dans la troisième partie. Le désir de séduire, le désir d'être objet du désir épuisent, et viennent à bout de ce qu'on peut contenir : « j'hésite à tirer dans le tas / ou à m'éclater le crâne ». Le face-à-face avec soi est vertigineux, et on ne peut compter, semble-t-il, que sur le mouvement vers l'extérieur et sur les liens avec autrui. Ainsi revient la figure de la mère, primordiale dans la compréhension de soi, et le déplacement des regards grâce à l'image nommée « l'entre-miroir ». Point de décentrement, l'entre-miroir est cette zone entre deux glaces d'où on observe son reflet reproduit sans fin, et qui illustre l'exigence de se projeter hors de soi pour mieux s'ancrer : « je contiens infiniment je // nous abattre d'un seul geste / s'avère insensé et dérisoire ». L'exploration de ces *Vanités*, pleine de douceur et de tact, diffracte le regard. S'attardant à la violence en soi, à celle qu'on oublie, le recueil dévoile le corps et le désir atteints, ainsi que les illusions qui le recouvrent « dans le désert dément des villes ». Émilie Turmel s'éloigne des apparences de certitude et fraie un chemin à travers la violence qui nous confond, invite qui le voudra bien dans cette beauté qui éclaire les aires les plus sombres.